

338 LE SOPHA,
dit-il en la lui prenant malgré elle !
Vous faites l'enfant à un point qui n'est
pas supportable.

Alors ils sortirent. Ils sortirent, c'écria le sultan ! Ah ! le grand mot, c'est à mon gré, le meilleur de votre histoire ; & ne revinrent-ils pas ? Je ne revis plus Zulica , répondit Amanzéi , mais je vis encore long-tems Mazulhim. Et toujours, dit le sultan, comme vous sçavez. . . Parbleu ! c'étoit un rare garçon ! Quelle femme eût-il après Zulica ? Beaucoup qui ne valaient pas mieux qu'elle , & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir , & dont le destin me faisoit pitié. Mais à propos, demanda Schah-Baham à la sultane , n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica ? Je la trouve si méprisable , répliqua la sultane , que je voudrois , s'il étoit possible , qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a semblé à moi , repartit le sultan , qu'elle étoit trop douce avec lui ; cela n'est pas dans la nature. Et moi , je crois le contraire , dit la sultane ; une femme telle que Zulica n'a point de ressourcés contre le mépris ; & comme l'ignominie de sa conduite la livre aux plus cruelles insultes , la bassesse de son caractère &

CONTE MORAL. 339
cette honte intérieure dont malgré elle-même , elle se sent toujours accablée , ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs quand il seroit vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica , loin de lui en faire des reproches , je lui en sçaurois bon gré. Ce seroit en quelque façon donner des préceptes du vice , que de le peindre heureux & triomphant. Oh oui ! reprit le sultan cela est bien nécessaire ! Mais laissons cela , la dispute m'aigrit ; & je ne doute point que je me fâchasse , si nous parlions plus long-tems. Quand vous eûtes quitté Mazulhim , où allâtes-vous Amanzéi.

CHAPITRE XX.

Amusemens de l'Ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse dans la petite maison de Mazulhim , l'intérêt de mon ame me força de m'en arracher ; & persuadé que ce ne seroit pas là que je trouverois ma délivrance , j'allai chercher quelque maison où je fusse , s'il étoit possible , plus

heureux que dans toutes celles que j'avois déjà habitées. Après plusieurs courtes qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déjà vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à votre majesté, j'entrai dans un vaste palais qui appartenoit à un des plus grands seigneurs d'Agra. J'y errai quelque tems, enfin je fixai ma demeure dans un cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté; les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'ame; ce cabinet enfin auroit pu passer pour le temple de la mollesse, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omarah chez qui j'étois. La jeunesse, les graces, la beauté, ce je ne sçais quoi qui seul les fait valoir, & qui, plus puissant, plus marqué qu'elles mêmes, ne peut cependant jamais être défini; tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, composoit sa figure. Mon ame ne put la voir sans émotion, elle éprou-

va à son aspect mille sensations délicieuses que je ne croyois pas à mon usage. Destiné à porter quelquefois une si belle personne, non seulement je cessai de me tourmenter sur mon sort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah! Brama, me disois-je, quelle est donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien servi, puisque tu permets que les ames que ton juste courroux a réprouvées, jouissent de la vue de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec transport, viens image charmante de la divinité, viens calmer une ame inquiète qui déjà seroit confondue avec la tienne, si des ordres cruels ne la retenoient pas dans sa prison.

Il sembla dans cet instant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le soleil étoit alors à son plus haut point, il faisoit une chaleur excessive; Zéinis se prépara bientôt à jouir des douceurs du sommeil, & tirant elle-même les rideaux, ne laissa pas dans le cabinet de ce demi-jour si favorable au sommeil & aux plaisirs, qui ne dérobe rien aux regards, & ajoute à leur volupté, qui rend enfin

la pudeur moins timide, & lui laisse accorder plus à l'amour.

Une simple tunique de gaze, presque toute ouverte, fut bientôt le seul habillement de Zéïnis; elle se jeta sur moi nonchalamment. Dieux! avec quels transports je la reçus! Brama, en fixant mon ame dans des Sopha lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaisir en cet instant j'en fis usage!

Je choisis avec soin l'endroit d'où je pouvois le mieux observer les charmes de Zéïnis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuser. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le sommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inspiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restoit encore à examiner, & à revenir sur ceux que j'avois déjà parcourus. Quoique Zéïnis dormit assez tranquillement, elle se retourna quelquefois; & chaque mouvement qu'elle faisoit, dérangeant sa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon ame. Accablée sous le

nombre & la violence de ses desirs, toutes ses facultés demeurèrent quelque tems suspendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je sento seulement que j'aimois, & sans prévoir, ou craindre les suites d'une aussi funeste passion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne sont pas leur partage! Au dessus même des êtres aériens, il n'en est point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéïnis! divine Zéïnis! Non, il n'en est point qui te mérite; non, Zéïnis! puisqu'il n'en est point qui puisse te ressembler!

Pendant que je m'occupois de Zéïnis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & se retourna. La situation où elle venoit de se mettre, m'étoit favorable, & malgré mon trouble, je songeai à en profiter. Zéïnis étoit couchée sur le côté, sa tête étoit penchée sur un couffin du Sopha, & sa bouche le touchoit presque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque chose à la violence de mes desirs; mon ame

344 LE SOPHA,
alla se placer sur le couffin, & si près
de la bouche de Zéinis, qu'elle parvint
enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, sans doute, pour l'ame des
délices que le terme de plaisir n'expri-
me pas, pour qui même celui de volup-
té n'est pas encore assez fort. Cette ivresse
douce & impétueuse où mon ame se
plongea, qui en occupa si délicieuse-
ment toutes les facultés, cette ivresse ne
sçauroit se peindre.

Sans doute notre ame embarrassée de
ses organes, obligée de mesurer ses tran-
sports sur leur foiblesse, ne peut, quand
elle se trouve emprisonnée dans un
corps, s'y livrer avec autant de force
que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous
la sentons même quelquefois dans un
vif mouvement de plaisir, qui, voulant
forcer les barrières que le corps lui op-
pose, se répand dans toute sa prison, y
porte le trouble, & le feu qui la dé-
vore cherche vainement une issue, &
accablée des efforts qu'elle a faits, tom-
be dans une langueur qui pendant quel-
que tems semble l'avoir anéantie. Telle
est, à ce que je crois du moins, la cause
de l'épuisement où nous jette l'excès de
la volupté.

Tel est notre sort, que notre ame tou-

CONTE MORAL. 345
jours inquiète au milieu des plus grands
plaisirs, est réduite à en desirer plus en-
core qu'elle n'en trouve. La mienne col-
lée sur la bouche de Zéinis, abymée
dans sa félicité, cherche à s'en procurer
une encore plus grande. Elle essaya,
mais vainement, à se glisser toute en-
tiere dans Zéinis; retenue dans sa pri-
son par les ordres cruels de Brama, tous
ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses
élans redoublés, son ardeur, la fureur
de ses desirs échauffèrent apparemment
celle de Zéinis. Mon ame ne s'apper-
çut pas plutôt de l'impression qu'elle
faisoit sur la sienne qu'elle redoubla ses
efforts. Elle erroit avec plus de vivacité
sur les levres de Zéinis, s'élançoit avec
plus de rapidité, s'y attachoit avec plus
de feu. Le désordre qui commençoit à
s'emparer de celle de Zéinis, augmenta
le trouble & les plaisirs de la mienne.
Zéinis soupira, je soupirai; sa bouche
forma quelques paroles mal articulées,
une aimable rougeur vint colorer son
visage. Le songe le plus flatteur vint en-
fin égarer ses sens: De doux mouvemens
succéderent au calme dans lequel elle
étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-
t-elle tendrement! Quelques mots in-
terrompus par les plus tendres soupirs,

346 LE SOPHA,
suivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-
t-elle, que tu ne sois aimé ?

Moins libre encore que Zéinis, je
l'entendois avec transport & n'avois
plus la force de lui répondre. Bientôt
son ame aussi confondue que la mien-
ne, s'abandonna toute au feu dont elle
étoit dévorée; un doux frémissement...
Ciel! que Zéinis devint belle !

Mes plaisirs & les siens se dissipèrent
par son réveil. Il ne lui resta plus que la
douce illusion qui avoit occupé ses sens
qu'une tendre langueur à laquelle elle
se livra avec une volupté qui la rendoit
bien digne des plaisirs dont elle venoit
de jouir. Ses regards où l'amour même
regnoit, étoient encore chargés du feu
qui couloit dans ses veines. Quand
elle put ouvrir les yeux, ils avoient
déjà perdu de l'impression voluptueuse
que mon amour & le trouble de ses
sens y avoient mise, mais qu'ils étoient
encore touchans ! Quel mortel, en se
devant le bonheur de les voir ainsi, ne
seroit expiré de l'excès de sa tendresse
& de sa joie !

Zéinis, m'écriois-je avec transport !
aimable Zéinis, c'est moi qui viens de
te rendre heureuse; c'est à l'union de ton
ame & de la mienne que tu dois tes

CONTE MORAL 347
plaisirs. Ah ! puisse-tu les lui devoir tou-
jours, & ne répondre jamais qu'à mon
ardeur. Non, Zéinis, il n'en peut jamais
être de plus tendre & de plus fidele.
Ah ! si je pouvois soustraire mon ame
au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'ou-
blier ; éternellement attachée à la tien-
ne, ce seroit par toi seule que son immor-
talité pourroit devenir un bonheur pour
elle, & qu'elle croiroit perpétuer son
être. Si je te perds jamais, ame que
j'adore ! Eh ! comment dans l'immensité
de la nature, ou accablé de ces liens
cruels dont Brama me chargera peut-
être, pourrai-je te retrouver ! Ah Bra-
ma ! si ton pouvoir suprême m'arrache
à Zéinis, fais au moins que, quelque
douloureux que me soit son souvenir,
je ne le perde jamais !

Pendant que mon ame parloit si ten-
drement à Zéinis, cette fille charman-
te sembloit s'abandonner à la plus dou-
ce rêverie, & je commençai à m'a-
larmier de la tranquillité avec laquelle
elle avoit pris ce songe dont quelques
instans auparavant, je trouvois tant à
me féliciter. Zéinis, me disois-je, est
sans doute accoutumée aux plaisirs
qu'elle vient de goûter. Quelque chose
qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont

point étonné son imagination : elle rêve, mais elle ne paroît pas se demander la cause des mouvemens dont elle a été agitée. Familiarisée avec ce que l'amour a de plus tendres transports, je n'ai fait que lui en tracer l'idée. Un mortel plus heureux a déjà développé dans le cœur de Zéinis ce germe de tendresse que la nature y a mis. C'est son image, non, mon ardeur qui l'a enflammée ; elle connoît l'amour, elle en a parlé, elle sembloit au milieu de son trouble être occupée du soin de rassurer un amant qui, peut-être, est accoutumé à porter entre ses bras ses craintes & son inquiétude. Ah Zéinis ! s'il est vrai que vous aimiez, que dans l'état où m'a mis la colere de Brama mon sort va devenir horrible !

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorsque j'entends frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéinis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avoient laissée, & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah ! me dis-je avec une extrême douleur ; c'est peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue ; s'il est

heureux, quel supplice ! S'il le devient, que Zéinis soit telle que quelquefois je la suppose, & que ce soit à elle que je doive ma délivrance ; quel coup affreux pour moi, si je suis forcé de me séparer d'elle après les sentimens qu'elle m'a inspirés !

Quoique par la connoissance que j'avois des mœurs d'Agra, je dusse être rassuré contre la crainte de quitter Zéinis, & qu'il fut assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près qu'elle paroïssoit avoir, elle n'eût pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il se pouvoit aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté là, & quelque cruel qu'il fut pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival, je préférerois ce supplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéinis, un jeune Indien de la figure la plus brillante, étoit entré dans le cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine ; elle redoubla à l'air dont Zéinis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte se peignirent tour-à-tour sur son visage : elle le regarda quelque tems avant que de lui parler ; il me parut aussi agité qu'elle, mais à son air timide & res-

350 LE SOPHA;
pectueux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favorisoit pas encore. Malgré son trouble & son extrême jeunesse (car il ne me parut guere plus âgé que Zéin- nis) il sembloit n'en être pas à sa pre- miere passion, & je commençai à ef- pérer que je n'aurois de cette aventu- re que le chagrin que je pouvois le mieux supporter.

Ah Phéleas ! lui dit Zéinis avec émo- tion, que venez-vous chercher ici ? Vous que j'espérois y trouver, répondit-il en se jettant à ses genoux, vous sans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir sans té- moins. Ah ! n'espérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tiennne parole ; sortons, je ne veux pas rester plus long-tems dans ce cabinet. Zéinis, ré- pliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de rester seul un moment avec vous, & se peut-il que vous vous repentiez si-tôt de la premiere faveur que vous m'accordez ? Mais, répondit-elle d'un air embarrassé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici, & si vous m'ai- miez, vous obstineriez-vous à me de- mander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance ?

Phéleas, sans lui répondre, lui saisit

CONTE MORAL. 351
une main, & la baisa avec toute l'ar- deur dont j'aurois été capable. Zéinis le regardoit languissamment, elle sou- piroit; encore émue de ce songe qui lui avoit peint son amant si pressant, & où elle avoit été si foible, disposée en- core plus à l'amour par les impressions qui lui en étoient restées; chaque fois que ses yeux se tournoient vers Phé- léas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit mise quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'experience de Phé- léas, sa tendresse qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéinis, les lui laisoit assez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéinis d'ailleurs simple, & sans art, ne cachant à Phéleas que par pu- deur l'état où sa présence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui mon- troit tout entier. Phéleas n'en sçavoit pas assez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéinis qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaisir quelle vît Phéleas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui ferroit avec une expression si tendre & des transports si vifs, que Zéinis en soupira. Ah Phéleas ! lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement ! Ah ! Zéinis ! que mon amour vous touche peu ! Que pouvez-vous craindre d'un amant qui vous adore, qui presque en naissant fut soumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous ? Zéinis, ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduisez !

En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs ; elle le fixa quelque tems d'un air attendri, & cédant enfin aux transports que l'amour & la douleur de Phéleas lui causoient : Ah cruel ! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & qu'elles preuves puis-je vous donner de ma tendresse, si après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore ? Si vous m'aimiez, reprit-il,

ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette solitude ; & loin d'en vouloir sortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler. Hélas, reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres ?

A ces mots, Phéleas quittant brusquement ses genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéinis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher ; il la prit entre ses bras ; & malgré la résistance qu'elle lui oppoïtoit, il la remit sur moi, & s'y assit auprès d'elle.



CHAPITRE DERNIER.

JE ne sçais si Zéinis imagina que quand une porte est fermée, il est inutile de se défendre, ou, si craignant moins d'être surprise, elle-même se craignît plus ; mais à peine Phéleas fut-il auprès d'elle, que rougissant moins de ce qu'il faisoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire ; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix